

LE SUCRE D'ERABLE

Une industrie que nous ne développons pas assez.

Avril, Pâques, le dégel de mars et le printemps souvent tardifs; "les sucres", le sucre d'érable! Voilà qui est bien de l'actualité, et de la bonne!

Qui de nous n'a pas entendu vanter par les étrangers l'excellente saveur et les qualités extraordinaires de notre sucre d'érable?

Combien de fois, des Français, des Anglais, des Belges, tous les Européens en général, ne nous ont-ils pas dit: "Votre sucre d'érable est délicieux et son sirop est un véritable nectar; que ne l'exportez-vous pas?"

—Ah! oui, pourquoi n'avons-nous pas songé, depuis longtemps déjà, à créer toute une industrie payante susceptible d'alimenter l'étranger, avec un produit dont la consommation locale nous contente?

Les érables et les érablières ne manquent pas dans notre pays, notre province particulièrement, et il s'en trouve quelques-unes, mais trop peu en vérité, dont l'installation est vraiment moderne. Que d'érables nous avons, dont la sève se perd chaque printemps! Voici un produit du terroir destiné à faire fureur sur les marchés étrangers, et la quantité que nous exportons, comparée à celle que nous pourrions et que nous devrions exporter, est insignifiante.

Décidément, cela ressemble à un refus systématique de profiter d'une richesse nationale dont nous ne soupçonnons même pas les bénéfices pos-

sibles. Des occasions nous sont offertes, la grande exposition de Bordeaux n'attend que nos exhibits. Allons-nous pouvoir donner toute l'importance désirable à l'industrie bien à nous du sucre d'érable?

La guerre nous a certainement fourni de salutaires leçons, en vue de notre développement local et national, mais je ne crois pas que nous soyons encore prêts à faire face à toute la demande mondiale pour ce que nous pouvons produire nous-mêmes, et ce, presque exclusivement.

Peut-être songeons-nous enfin à nous préparer, et ce serait tant mieux? Mais il faut déplorer en attendant certaine formation que nous avons reçue, à l'effet qu'il fallait par trop se détacher des biens éphémères et qu'un développement industriel ou commercial purement local pouvait nous suffire.

Les temps sont changés, et je sais bien que nombre de cultivateurs ou agronomes du nord de la France, ou de Belgique, pays dévastés par la guerre, n'auraient été que trop heureux d'avoir tant de terrain et tant de richesse du sol à leur disposition. Eux qui ont su faire de la surproduction maraîchère dans de petits jardins, grands comme la main, n'auraient certes pas laissé tant de beaux et vigoureux érables répandre leur sève printanière inutilement sur le sol.

C'est que plus instruits que nombre